

tablir l'équilibre, témoin l'étrange aventure de Pierre Surette.

Surette est un pauvre diable qui de bucheron est devenu cocher, et qui va bientôt descendre de son siège pour prendre place dans la voiture et se faire conduire à son tour.

Il épouse sa maîtresse, Mme Miller, richissime veuve, qui est décidée à unir ses cinquante hivers aux vingt cinq printemps de son cocher, dont elle est devenue éperdument éprise.

Il est vrai de dire que Pierre Surette ne sait ni lire, ni écrire, et qu'il parle très mal l'anglais.

Après un résultat semblable, que deviennent les belles raisons qu'on vient nous chanter sur tous les tons à propos d'instruction pratique.

Ce qu'il y a de plus pratique, c'est de posséder une ignorance crasse, savoir conduire les chevaux tant bien que mal et tomber dans l'œil d'une vieille édentée, aux désirs séniles et au portemonnaie bien garni.

Voilà le pratique fin de siècle.

Je ne souhaite pas à Pierre Surette tous les malheurs conjugaux possibles, mais si la chose arrivait, il l'aurait bien cherché.

Jeune chat et vieille souris ne sont pas faits l'un pour l'autre.

* * Une dépêche intéressante :

"On reçoit de Saint-Petersbourg les détails navrants d'une hécatombe de prisonniers envoyés en Sibérie. La troupe de prisonniers se composait de 374 personnes, hommes, femmes et enfants, parmi lesquels plusieurs prisonniers politiques. Suivant la coutume, les prisonniers allaient enchaînés deux à deux. Ils avaient couché à Tomsk et s'étaient remis en marche le matin. Une tempête de neige éclata ; au bout de six heures les chemins étaient remplis et devenus impraticables. Les plus faibles des exilés commencèrent à tomber dans la neige profonde entraînant avec eux leur compagnon de chaînes, plus fort, et bientôt tous deux étaient ensevelis et mouraient de froid ou d'asphyxie. Graduellement les rangs s'éclaircissent ; les malheureux luttèrent, mais succombaient bientôt.

"Quand les gardes purent se rendre compte du nombre de ceux qui leur restaient à conduire, sur 374 prisonniers il en trouvèrent 91 ; tous les autres étaient morts sur le long de la route.

"Soixante-et-deux de ceux qui sont morts étaient des prisonniers politiques. Parmi les morts sont aussi sept femmes et quatre enfants."

C'est une des conséquences du joli régime absolu de la Sainte Russie, mais il y a des gens qui vont dire que ce n'est pas la faute du Czar ou du régime si une tempête de neige a enseveli ces malheureux.

Il est joli, le raisonnement, mais ce n'est pas la peine de se gêner quand il s'agit de prisonniers politiques.

Et puis, quand on part pour la Sibérie, on sait bien qu'on n'en revient plus ; mieux vaut donc mourir au plus tôt.

* * Montréal se prépare à fêter, le 28 de ce mois, un cinquantenaire comme on n'en a jamais vu.

Le héros de la journée n'est en, effet, âgé que de cinquante-trois ans, et c'est M. Jehin-Prume, l'éminent violoniste, qui va célébrer le cinquantième anniversaire de ses débuts.

Il a commencé à trois ans !

Félicitations bien sincères au jeune vieillard !!!

Edouard Lenoir

Les fonctionnaires sont comme les livres d'une bibliothèque : les moins utiles sont les plus haut placés.—PAUL MASSON.

Le travail, la prière et l'amour, voilà les seules consolations de ce monde ; le travail, la prière et l'amour qui ont la foi pour base !—Mme MARIE-EDOUARD LENOIR.

A MA SŒUR

FANTAISIE ALLÉGORIQUE



VOUS souvient-il, ma sœur, d'un grand parterre et d'une maison blanche ? Vous souvient-il du bon grand père et de la bonne grand mère, aux fronts ridés, aux cœurs d'or ? Et du grand arbre, dont, à chaque automne, les branches chargées balayaient le sol tout autour, nous enfermant sous un

dôme de verdure ? Et des prunes, qui pouvaient sur nos têtes, lorsque grand père, souriant et courbé, secouait les troncs rugueux ? Et des fleurs ? Et des oiseaux ? Et des papillons ?... Hélas ! le temps a passé par là. Les vieilles gens ont gagné leur couche dernière ; d'autres aussi nous ont laissés, répondant à l'appel de Dieu ; le grand noyer est à moitié abattu par la foudre ; les fleurs se fanent ; les oiseaux ont émigré ; et je crois que les papillons sont morts !... Ma sœur, vous souvient-il du grand parterre et de la maison blanche ?

Autrefois, au fond du jardin, entre l'œillet rouge et la pervenche à corolle d'azur, il se fit un certain débat. J'en recueillis l'histoire, un jour que le grand noyer en causait avec la brise ; et, s'il vous plaît de l'entendre, ma sœur, je vous en ferai doucement le récit.

La pervenche, un beau matin, se haussant sur ses petits pieds, parvint à dépasser de la tête une vilaine grande feuille qui cachait sa fraîcheur. Non loin d'elle, l'œillet rouge se balançait.

La pervenche murmura :

—Les hautes tiges ne font pas les belles fleurs.

Et c'est là une vérité ; le piédestal ne fait pas le grand homme. Mais, venant de la pervenche, j'ai peine à comprendre ce propos ; ce ne pouvait être de sa part aigreur ni envie, car vous savez, ma sœur, que la pauvrete n'est pas envieuse mais d'humeur douce et facile ; je pense donc que c'était une innocente malice.

L'œillet prit un air de souverain mépris :

—Ma mie, vous êtes chétive et rampante : taisez-vous !

La fleurette, ce matin là, était en train d'espégleries :

—J'ai ma place sous le soleil, reprit-elle ; et je sais des yeux qui préfèrent l'azur de mes feuilles à l'écarlate des vôtres.

—Allons donc ! Votre naïveté me fait pitié. Vous ne savez donc rien, brin d'herbe ? et vos illusions sont encore toutes neuves ?... Vous êtes si bas placée que vous ne m'avez peut-être pas vu... Regardez !

Et l'œillet, en un balancement orgueilleux, courba sa tête rouge sur la petite fleur, qui ne s'en troubla point et repartit derechef :

—Compère, je vous ai vu ; et je sais mieux votre mesure, étant à vos pieds. Je suis petite et crois, près du sol, où l'on ne saurait me découvrir ; le rayon de soleil et la goutte de rosée seuls me viennent voir ; j'embaume ma retraite, et les herbes voisines m'en savent gré... Souvent, vous regardant d'en bas, je vous ai plaint ; il doit être dangereux d'être haut sur tige et d'attirer les regards par ses éclatantes couleurs ; tous les malheurs vous menacent, et vous dispersez en pure perte votre arôme aux quatre vents du ciel. En vérité, œillet rouge, je vous ai vu et vous plains. Tout faisait silence. Les marguerites hochaient leurs blanches têtes, avec l'air de dire : "Elle a raison, la pervenche !" Un bouton de rose près d'éclorre, penchait vers l'œillet. Et tout près de là, la violette admirait sa sœur. Et dans les branches, les oiseaux, le cou tendu, écoutaient la dispute de l'œillet et de la pervenche.

—Ma mie, vous êtes une sotte. Vous ne connaissez pas la gloire d'attirer tous les regards, d'être admiré, et de dominer superbement les autres. Vous n'avez jamais goûté la volupté suprême de se livrer aux caresses de la brise et de rendre en parfums les baisers fous du vent. Votre horizon se borne aux feuilles qui vous cachent ; sur ma tige altière, mon regard embrasse le monde

entier !... Ainsi, vous ne voyez rien venir, brin d'herbe... et pourtant l'on approche... on m'admira et vous resterez ignorée... .

En effet, un pas léger retentit sur le sable fin, une main blanche s'avance, et l'œillet rouge se perd dans la profusion émaillée d'un bouquet de fleurs.

La pervenche, imprudente et peut-être curieuse, montre sa tête... Et voilà qu'on s'agenouille près d'elle, on écarte les herbes, on la soulève délicatement, on en respire l'odeur... .

—Sa tige est si frêle et son parfum si doux : il serait mal de la cueillir ; laissons-la vivre.

Et la pervenche, heureuse et tremblante, de dire à la violette :

—Cachons-nous, et sentons bon !

Denis Ruthven

A MES MONTAGNES



MONTAGNES du Saguenay, combien je vous aime dans votre sauvage grandeur et votre sublime majesté. D'autres montagnes, vos sœurs, ont leurs volcans destructeurs ou leurs neiges éternelles qui attirent le touriste et charment sa vue ; mais pour moi, vos rochers escarpés, vos sommets couronnés d'effeuillage toujours

vert et cachant dans les nues vos vallons si doux, vos lacs transparents et poétiques, vos cascades argentées et vos rivières gracieuses parlent un langage plus élevé et disent à mon âme de bien plus douces choses ; je vous admire et vous aime.

Je vous aime quand, coquettes, vous vous mirez dans les eaux de notre belle rivière ou que vous répétez les cris et les soupirs que jettent à vos échos fidèles les mille voix de la nature. Je vous aime lorsque derrière vos cimes sombres la lune se lève ou qu'elle se plonge dans vos mystérieuses cachettes pour se montrer quelques instants après plus séduisante et plus belle. Je vous aime sous les rayons du soleil ou au clair de lune, sombres dans les nuages ou pures et brillantes dans le ciel, au matin argentées sous la rosée ou le soir empourprées par les reflets de l'astre roi ; parées de toutes les splendeurs de l'été ou éclatantes dans votre toilette de glaçons et de frimas ; au printemps avec vos ruisseaux, vos chutes et vos cascades et à l'automne dans vos riches vêtements de duvet et de mousse. A la vérité, je vous aime toujours et partout. Mais de vous ce que j'aime davantage ou plutôt ce que j'adore ce sont les deux superbes joyaux de votre belle couronne, ces deux caps inassés que l'on a si bien nommés : Trinité et Eternité.

Comme on se sent humble et petit et comme le Créateur nous apparaît puissant quand, muet et saisi d'admiration, on contemple ces rochers hardis !

J'aimais ces géants quand, enfant, je n'osais parler devant eux. J'éprouvais alors comme de la crainte ou de la frayeur se mêlant à mon admiration. Maintenant encore, je ne puis me trouver sous leur ombrage sans un sentiment de respect ou un besoin de prier. Du fond de mon cœur s'élèvent vers le ciel mes hommages et mes vœux. Est-ce parce que je vois là régnant sur ces solitudes comme sur le Calvaire, la croix sainte, signe de notre rédemption et la statue de la vierge bénie. Etoile des Mers, érigées en 1880 sur les degrés du cap Trinité, par la dévotion d'un adorateur du Christ, un fidèle serviteur de Marie ?

De mes montagnes j'aime le nom même. Chaque petite baie, anse, rivière, île ou cap, avec leurs hameaux et leurs chaumières, leurs villas, leurs camps et leurs huttes, ne sont familiers et me rappellent quelques chers souvenirs

Je puis voyager, voir et admirer d'autres paysages avec plus de décor, de richesses ou de splendeurs, mais j'aimerais toujours de préférence mes belles et pittoresques montagnes.—BLUET.